

Mots cachés : les lieux du Mocambo à Recife

In: Genèses, 33, 1998. pp. 77-106.

Résumé

■ José Tavares Correia de Lira. Mots cachés : les lieux du mocambo à Recife Dans le Brésil colonial, le mot mocambo référait aux établissements d'esclaves africains en fuite, généralement appelés quilombos. Depuis le début du XXe siècle, tandis que le sens originel du mot restait confiné aux lexicographes et aux historiens, les hygiénistes et les élites locales lui donnaient un sens totalement nouveau : pour les experts et les autorités politiques, mais aussi pour les gens ordinaires, mocambo est devenu une traduction régionale de «slum» ou «taudis». Dans une ville si fière de l'opulence de son passé colonial comme Recife, où la vision des «mocambos» représentait la décadence depuis l'abolition de l'esclavage, ce nouveau sens a contribué à légitimer des discours techniques sur l'urbanisme et le logement, saturés de contenus eugénistes.

Abstract

Hidden Words: Mocambo Locations in Recife In colonial Brazil, the word mocambo referred to the settling of African slaves in flight, generally known as quilombos. Since the beginning of the 20th century, whereas the original meaning of the word remained confined to lexicographs and historians, hygienists and the local elite have given it an entirely new meaning. For experts and political authorities, as well as for ordinary people, macumbo has become a regional translation of «slum» or «hovel». In a city as proud of its opulent colonial past as Recife, where the sight of macombos represented its decadence since the abolition of slavery, this new meaning has contributed to giving legitimacy to the technical discourse of city planning and housing authorities which is saturated with eugenics.

Citer ce document / Cite this document :

Tavares Correia de Lira José, Charlot Michel. Mots cachés : les lieux du Mocambo à Recife. In: Genèses, 33, 1998. pp. 77-106.

doi : 10.3406/genes.1998.1540

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1998_num_33_1_1540

MOTS CACHÉS:

LES LIEUX DU MOCAMBO

À RECIFE*

*José Tavares Correia
de Lira*

La langue n'est pas un ensemble de signes où l'on trouverait un exact équivalent des choses et dont on pourrait se débarrasser. Elle transcende la pure et simple relation de dénotation¹. Un mot ne fonctionne pas comme un contenant vide, certains parviennent bel et bien à recéler une sorte de signification latérale. Au lieu de livrer l'exactitude du sens, ils rompent le parallélisme d'un énoncé déclaratif précis et glissent vers des significations cachées qui échappent à la définition.

Un dictionnaire offre pour chaque mot un grand nombre de sens sur lesquels nous passons souvent pour aller droit à celui qui convient dans un syntagme donné. Mais il se trouve que, dans la signification, le discours ne peut totalement éviter le risque de la précipitation ou du silence qu'impliquent les acceptions incompatibles que les mots peuvent garder de leur histoire. C'est peut-être là une de leurs plus grandes vertus. Le passé que les mots traînent avec eux et que philologues et lexicographes recueillent n'est pas une prison. C'est bien plutôt la trace d'un pouvoir qui ne se laissera pas épuiser : celui de communiquer et de faire sens. Le sens courant d'un mot englobe ce qui, avant même que soit signifié quelque chose, semblait inévitablement dépendre de ce qui était déjà connu et toujours dit : la production du sens.

Métamorphoses lexicographiques

Apparemment, le mot *mocambo* est un cas où les effets de sens anciens sont tour à tour mobilisés ou rejetés au cours de l'histoire pour répondre à des sensibilités étrangères à l'origine étymologique ou sémantique du terme et produire de nouvelles classifications. Depuis le début du xx^e siècle, le *mocambo* est regardé comme l'une des

* Cet article présente une partie des résultats de ma thèse de doctorat « Mocambo e Cidade : regionalismo na arquitetura e ordenação do espaço habitado », Faculdade de Arquitetura e Urbanismo, Universidade de São Paulo, 1996.

1. Maurice Merleau-Ponty, *La Prose du monde*, texte établi par Claude Lefort, Paris, Gallimard, 1992.

DOSSIER

Les mots de la ville

José Tavares Correia de Lira

Mots cachés :

les lieux du mocambo à Recife

principales causes d'insalubrité et d'arriération de Recife, la capitale de l'État de Pernambouc, et non pas comme un simple indice ou une conséquence des nombreux problèmes sociaux, urbains et d'hygiène de cette ville (illustration 1). Et pourtant, il est aussi perçu, surtout à partir des années vingt, comme un type d'habitat populaire du Nordeste brésilien, remarquable par ses qualités architecturales, esthétiques et culturelles (illustration 2).

L'étymologie du mot en quimbundo nous indique que le préfixe *mu* associé à la racine *kambu* veut dire « lieu où l'on se cache » ou bien « ligne de crête ». En général, dans les dictionnaires brésiliens ou portugais, le sens historique du terme prévaut en étroite association avec cette définition qui, depuis le début du XVIII^e siècle, désigne diverses formes de l'architecture de l'abri. C'est à l'érudit Antonio de Moraes Silva (1755-1824) qu'est due l'introduction en

Illustration 1.

Mocambo : photographie de la Liga Social Contra o Mocambo, 1939.

Source: Museu da Cidade do Recife.

Illustration non autorisée à la diffusion



Illustration 2.

Mocambos : photographie anonyme non datée (années 1930).

Source: Museu da Cidade do Recife.

1789 du terme *mocambo* dans le vieux *Diccionario da Lingua Portuguesa* du père Rafael Bluteau (1638-1734) : «*Quilombos*, ou habitation construite dans les bois par des esclaves marrons au Brésil»². Il reprend là exactement la définition que l'on trouve dans un manuscrit politico-militaire de 1612³. Mais Moraes Silva élargit le sens du terme en ajoutant un peu plus tard une acception qui se maintiendra pendant tout le XIX^e siècle : «toute cabane [*choça*], ou petit abri couvert de paille [*palhoçassinha*] au Brésil, servant d'habitation ou abritant ceux qui surveillent les cultures»⁴.

Depuis lors le mot se développe dans ces sens classiques. D'une part, il concerne le *mocambo* historique et rappelle le *quilombo* de Palmares, donc la plus célèbre forme de résistance des esclaves : les évasions collectives et la formation de communautés de fugitifs, au XVII^e siècle et jusqu'à l'abolition de l'esclavage en 1888⁵. Une référence forte qui allait, par la suite, imprégner les textes d'historiens et de spécialistes des sciences sociales

2. Antonio de Moraes Silva, *Diccionario da Lingua Portuguesa composto pelo padre D. Rafael Bluteau, reformado e acrescentado por Antonio de Moraes Silva, natural do Rio de Janeiro*: Tomo I, Lisboa, 1789. Le dictionnaire que «réforme» Moraes Silva est : Padre Bluteau, *Vocabulario Portuguez & Latino. Aulico, Anathomico, Architectonico, Bélico, Brasilico [...]*, Lisboa, 1720. On n'y trouve d'entrée ni pour *mocambo* ni pour *quilombo*.

3. Dom Diego Menezes, *Razão do Estado do Brasil*, 1612.

4. A. de Moraes Silva, *Diccionario da Lingua Portuguesa. Fac-simile da Secunda Edição (1813)*, Rio de Janeiro, 1922.

DOSSIER

Les mots de la ville

José Tavares Correia de Lira
Mots cachés :
les lieux du mocambo à Recife

5. Sur *quilombo* et ses usages contemporains, voir José Mauricio Andion Arruti, « Subversions classificatoires : paysans, indiens, noirs. Chronique d'une ethno-genèse », *Genèses*, n° 32, 1998, pp. 28-50.

6. Par exemple Raimundo Nina Rodrigues, *Os Africanos no Brasil*, São Paulo, 1935; Arthur Ramos, *A Aculturação Negra no Brasil*, São Paulo, 1942; Edson Carneiro, *Guerra de los Palmares*, Mexico, 1946 et *Ladinos e Crioulos: estudo sobre o negro no Brasil*, Rio de Janeiro, 1964; Roger Bastide, *As Américas Negras*, São Paulo, 1974; João José Reis, *Escravidão e Invenção da Liberdade: estudos sobre o negro no Brasil*, São Paulo, 1988; Flávio dos Santos Gomes, *Histórias de Quilombolas: mocambos e comunidades de senzalas no Rio de Janeiro – século XIX*, Rio de Janeiro, 1995.

7. José Maria D'Almeida et Araújo Corrêa de Lacerda, *Dicionário da Língua Portuguesa para uso dos portugueses e brasileiros*, Lisboa, 1859.

8. F. J. Caldas Aulete, *Dicionário Contemporâneo da Língua Portuguesa*, s.l., s.d. (un précédent possesseur de mon exemplaire a noté la date de son achat : 28 oct. 1897) ; Cândido de Figueiredo, *Novo Dicionário da Língua Portuguesa*, Lisboa, 1899.

9. Aurélio Buarque de Holanda Ferreira, *Novo Dicionário da Língua Portuguesa*, 2^e éd., 18^e réimp., Rio de Janeiro, 1986.

tout au long du xx^e siècle⁶. D'autre part, Antonio de Moraes Silva ayant écrit une bonne partie de son dictionnaire à la plantation et usine de sucre de Muribeca dans le Pernambouc, il n'était pas étranger au sens déjà courant du mot dans la région du Nordeste du Brésil : pour lui, *mocambo* était aussi le nom d'une construction liée aux activités agricoles.

Ce noyau sémantique originel était appelé au fil des ans à s'enrichir de significations collatérales. En 1859, dans le dictionnaire de Dom José Maria d'Almeida et d'Araújo Corrêa de Lacerda, à côté des sens précédents, apparaît un diminutif (*mocambinho*) comme synonyme du mot *choça* (cabane), c'est-à-dire « petite habitation rurale faite de branchages et couverte de paille » et, dans un sens métaphorique, « une modeste habitation [*habitação humilde*] »⁷. À la fin du siècle, Francisco Júlio Caldas Aulete (1823-1878) et Cândido de Figueiredo (1846-1917) devaient à leur tour définir *mocambo* comme terme brésilien synonyme de « cabane que les Noirs construisent dans les bois pour se cacher lorsqu'ils se sont enfuis » et, par extension, « un gros taillis dans lequel on cache le bétail dans les bois ; habitation ou abri d'un surveillant de plantation » ; *choça*, précisent-ils, de l'arabe *xoce*, une « cabane faite d'herbe [*choupana*] ; maison rustique, modeste »⁸.

Ces significations s'affermirent dans la langue et franchirent les frontières. Peu à peu allaient s'ajouter de nouveaux attributs. Certains auteurs revenaient à l'origine étymologique, tandis que d'autres cherchaient à établir les variantes du terme sur tout le territoire national. Dans les études linguistiques, les trois sens de base : *quilombo*, « abri rural » et « cabane », furent généralement conservés. Si bien que l'édition de 1986 du *Novo Dicionário da Língua Portuguesa* d'Aurélio Buarque de Holanda Ferreira, un des titres de référence sur la langue portugaise, présente le mot ainsi : « *Mocambo* (du quimb. mu'kambu, "crête"). Nom masculin. 1. Brésil. Cachette d'esclaves marrons dans les bois (voir *quilombo*). 2. Brésil. N et NE. Enclos de broussailles ou fourré dans lequel se cache parfois le bétail. [...] 3. Brésil. NE. Habitation misérable. 4. Brésil. Voir cabane [*cabana*] »⁹.

Aujourd'hui, un quatrième sens semble donc nettement fixé et digne de figurer dans un dictionnaire : « habitation misérable ». En fait, depuis le début du xx^e siècle, le terme s'employait dans les rapports médicaux, les documents et rapports techniques concernant la ville de

Recife, comme l'un des synonymes de *cortiço* (taudis), mot qui désigne ces habitations improvisées et insalubres apparues dans les grandes villes brésiliennes dans le dernier quart du XIX^e siècle. Ce n'est toutefois qu'à partir des années 1940 que les dictionnaires vont se mettre à inclure les sens ambigus d'habitation (primitive ou précaire) des pauvres gens¹⁰, sens que les décennies précédentes avaient insidieusement inscrits dans le parler des grandes villes du Nordeste.

Déplacements de sens au cours de l'histoire

L'énorme mosaïque vernaculaire patiemment constituée par Francisco Pereira da Costa (1851-1923) et publiée à partir de 1916 sous le titre *Apontamentos para um Vocabulário Pernambucano* (Notes pour un vocabulaire de Pernambouc) allait révéler la distance qui séparait de tels spécialistes de la langue nationale et du folklore d'avec les réalités de la vie moderne. L'entrée *mocambo*, publiée en 1937 après la mort de l'auteur, montrait clairement soit que la politique de la langue restait indifférente aux problèmes sociaux, soit qu'elle s'intégrait à la politique régionaliste. L'illustre collecteur de poèmes, d'anecdotes, de dictons populaires et de contes a pour l'essentiel retenu les sens antérieurs et a ignoré ce qui apparaissait dans les journaux, les magazines, les photographies, les statistiques, les cartes et autres documents officiels pour catégoriser les zones d'habitat prolétarien dans la ville où il vivait.

En réalité, depuis les premières années du XX^e siècle, les *mocambos* étaient devenus une marque de certains espaces de Recife (illustration 3). En 1905, pour un éminent hygiéniste comme Octávio de Freitas (1871-1949), Oiteiro, dans le district (*freguesia*) de Poço da Panela, la bordure de la voie ferrée de Limoeiro à Santo Amaro ou Pombal, étaient autant de noyaux de «milliers de *mucambos*» qui constituaient «pour ainsi dire, le principal habitat [*moradia*] des classes pauvres» de Recife¹¹. En 1908, dans un livre étudiant les conditions sociales et les possibilités de progrès à Recife, l'avocat Arthur Orlando (1858-1916) mentionne l'indifférence à la propreté, le manque d'eau pour se laver et faire la cuisine dans cette sorte de maisons: «Ce sont les *mucambos*, d'immondes baraques [*casebres*], sans air, ni lumière, construits sur des palétuviers et des sols marécageux»¹². Description que

10. Par exemple, Antenor Nascentes, *Dicionário Básico do Português do Brasil*, São Paulo, 1949.

11. Octávio de Freitas, *O Clima e Mortalidade*, Recife, 1905, p. 50.

12. Arthur Orlando, *Porto e Cidade do Recife*, Recife, 1908, p. 56.

DOSSIER

Les mots de la ville

José Tavares Correia de Lira

Mots cachés :

les lieux du mocambo à Recife

13. Herbe locale (*imperata brasiliensis*).

14. Francisco A. Pereira da Costa,
Vocabulário Pernambucano [1937],
2^e éd., Recife, 1976.

15. I. L. Chiavenatto, « Sobre o Tipo
Popular », cité in M. S. Bresciani,
M. Magalhães et J. Seixas, *Sentimentos
e Identidades: os paradoxos do político*,
Brasília, sous presse.

Illustration 3.

Casebres à Monteiro : photographie
de Manoel Tondella, 1905.

Source: Fundação Joaquim Nabuco,
Recife.

confirment les matériaux statistiques et cartographiques, comme nous le verrons plus loin.

Une nouveauté apparaît toutefois dans le *Vocabulário* de Pereira da Costa. La description architecturale et technique du *mocambo* est donnée sans la traditionnelle référence à des types de construction rurale. « Modeste hutte [*cabana*] très basse, à structure de cannes et couverte de fibres de cocotier ou de *sapé*¹³, parfois avec des murs de boue ou d'adobe. En général, il n'y a pas de tuiles, il y a un toit à deux pentes, venant souvent si bas qu'il en touche presque le sol »¹⁴. La hutte grossière fait référence au sens de cabane [*choça*] déjà donné par les lexicographes : s'il ne s'agit toujours pas d'une forme d'habitat urbain, cela signale un regard sensible aux différences avec la campagne. On peut entrevoir la ville dans la manière méthodique dont le langage lettré décrit et nomme la maison populaire. L'attention à une autre manière de construire ne s'accompagne ici d'aucun jugement de valeur, moral ou médical, sur les conditions de vie à l'intérieur des *mocambos*. Pereira da Costa ne s'intéresse qu'à la description architecturale de cette forme d'habitation modeste ou primitive, dans laquelle son imaginaire de la ville fait vivre « le type populaire »¹⁵.

Illustration non autorisée à la diffusion

Cet intérêt purement folklorique contraste avec des notations contemporaines déjà assez influentes. Faits « de planches et de bidons de kérosène, sans cloison intérieure, tous les occupants, jeunes et vieux, hommes et femmes, parents et enfants vivant dans une répugnante promiscuité », voilà comme A. Orlando percevait les *mocambos* en 1908¹⁶. Autre témoignage : « Privés de confort et n'observant pas les règles minimales d'hygiène, les pauvres qui vivent dans ces cabanes contribuent fortement à l'accroissement de la mortalité et leurs conditions de vie représentent un sérieux danger pour la partie de la population plus favorisée par la fortune¹⁷. » Ce qui compte là, ce n'est pas un savoir-faire populaire mais un besoin d'une « coordination sanitaire » de la ville qui s'impose aux autorités.

Outre les descriptions quasiment ethnographiques de ce type de construction, l'un des contextes où le *mocambo* apparaîtra fréquemment sont les acerbes discussions linguistiques des années vingt et trente. Les sens du mot africain s'y entrecroisent avec les mots et les sens qui se propagent et se mélangent en territoire américain. Dans ses travaux sur « l'élément Noir », João Ribeiro (1860-1934) propose une origine et une évolution du mot dans la différenciation des dialectes du portugais. Le problème que pose alors le philologue originaire de l'État de Sergipe est pour l'essentiel le suivant : si dans le lexique de l'*ambuda* le terme *mucama*, dérivé de *macamba*, pluriel de *camba* ou *ricamba* (compagnon/e, et donc amante, concubine, esclave domestique), est une forme très distincte de *mocambo* (grossier, sans valeur), pourquoi insiste-t-on habituellement pour les associer ?

Selon J. Ribeiro, la réponse tient aux rencontres linguistiques fortuites et contradictoires qui ont présidé au Brésil à la formation de la langue cultivée. Le même processus s'observe avec *quilombo*. « Le phénomène d'extension de sens qu'a connu le mot *quilombo* en Amérique est curieux. Au Brésil, il désigne une multitude d'esclaves noirs. Dans le Sud, un bordel ou une maison mal famée. Chez nous, le mot *quilombo* a désigné une sorte de république composée de Noirs fuyant l'esclavage. C'était déjà alors un mot d'usage courant et vulgaire. Quelle en est l'origine ? »¹⁸ Si *quilombola* ou *calhambola* ne proviennent pas directement de la forme *canhembora* en langue tupie, elle a pour origine une forme africaine. Car si le *caapór* des indiens (« être

16. A. Orlando, *Porto e Cidade...*, op. cit., p. 56.

17. Estado de Pernambuco, *Relatorio apresentado ao Exm. Sr. Governador do Estado pelo Secretário geral Elpidio de Abreu e Lima Figueiredo, em 31 de janeiro de 1908*, Recife, 1908, p. 111.

18. João Ribeiro, *O Elemento Negro*, Rio de Janeiro, s. d., pp. 85 et 92. Le livre fut probablement publié par son fils en 1935 ou 1936, certains des chapitres ayant été publiés sous forme d'articles dans les années vingt.

DOSSIER

Les mots de la ville

José Tavares Correia de Lira

*Mots cachés :
les lieux du mocambo à Recife*

démoniaque qui vit dans les bois») ne présente aucune affinité avec le *quilombola* (esclave qui s'est échappé), assurément «il doit y avoir eu, dans ce cas, une de ces rares et curieuses fusions de deux mots différents». Pour Ribeiro, en application des règles de suffixation en vernaculaire, le terme africain aurait reçu de *canhembora* ou *canhem* – forme analogue de la langue tupie désignant le fugitif, celui qui se réfugie dans les bois ou qui a perdu la trace de sa tribu – le suffixe *ora* pour former l'hybride *quilombola*.

Mais le terme pourrait aussi résulter des règles de formation de la langue ambunda. Selon le même philologue, en ambunda certains noms se forment en adjoignant à un verbe l'affixe *mu* et les variations de terminaison corrélatives. Ainsi le verbe *camba* (suivre, se joindre, s'assembler) aurait donné *mucamba* et *mucama*, c'est-à-dire celui ou celle qui accompagne, compagnon, camarade, ou qui s'assemble, rejoint, etc. Donc, si en Angola *quilombo* désignait un lieu où l'on s'arrête ou se repose au cours d'un voyage, il est compréhensible que des femmes s'y soient aussi trouvées rassemblées. Conformément aux mœurs africaines, des femmes esclaves du harem ou *mucambas* vivaient en groupes paisibles et formaient des *quilombos*. De ce fait, il se peut que les mots *quilombo* et *mocambo* aient fini par signifier la même chose. Ils pouvaient l'un et l'autre désigner un lieu où l'on se retire, se réfugie ou se cache, tout aussi bien qu'un lupanar ou un bordel, comme c'est le cas dans la région du rio de la Plata et certaines républiques d'Amérique du Sud, ou encore une habitation clandestine d'esclaves en fuite comme au Brésil. Les deux mots, qui ont une affinité sémantique incontestable et une même imprécision, ont pu recevoir, selon leurs usages, des sens différents. Dans cette évolution, *mocambo* a pu passer de «rassemblement de femmes *quilombeiras*» à «communauté d'esclaves marrons» et, finalement, à «un sens qu'il n'avait pas de rassemblement illicite ou lieu mal famé».

Pereira da Costa et J. Ribeiro partageaient une même vision de la société qui, sous l'apparente neutralité de ses objets (un vocable, une manière de bâtir, une maison), exprimait une «interprétation ethnologique de l'histoire» très influente à leur époque¹⁹. Ce n'est pas par hasard que, pendant les années trente, se sont développés travaux et controverses sur ce qu'on appelait la langue et l'architecture nationales, leurs variantes régio-

19. Antonio Candido, *O Método Crítico de Silvio Romero*, São Paulo, 1988, pp. 58-60.

nales, leurs dialectes et emplois populaires. Les recherches linguistiques sur le mot *mocambo* furent entreprises par des personnalités importantes de l'ethnolinguistique telles que Joaquim Ribeiro, le fils de João, Jacques Raymundo, Mário Marroquin, Renato Mendonça et Nelson de Senna. Provenait-il de la côte orientale de l'Afrique ou de la région de l'Angola ? Était-ce à l'origine un mot cafre transmis de la côte indienne vers l'Ouest par l'intermédiaire du groupe linguistique bundo (cafre, bantou et missanga), ou bien venait-il directement de l'ambundo, du kimbundo ou de l'angolais ? Était-il né avec la formation des premiers *quilombos* dans les colonies américaines ou était-ce déjà le nom d'une certaine forme d'abri en Afrique centrale ? Avait-il été introduit seulement dans les régions Nord et Nord-Est du Brésil, ou bien dans tout le pays, ou aussi dans le rio de la Plata ? Était-ce une seule habitation ou un ensemble ? Une ville ou un campement ? Le logement d'une famille, un abri pour voyageurs, une maison pour femmes ou une certaine ligne de crête²⁰ ? Les désaccords allaient vite devenir radicaux et la polémique faire rage entre érudits.

Parallèlement, les solutions architecturales autochtones répondant aux diverses conditions de peuplement au Brésil attiraient alors l'attention. Dans le prolongement de la renaissance de l'art colonial luso-brésilien caractéristique des années vingt, des recherches sur l'architecture populaire vont se multiplier. Les idées de José Mariano Carneiro da Cunha Filho (1881-1946) sur une « architecture mésologique » ont précédé le critère d'écologie régionale de Gilberto Freyre (1900-1987)²¹. Outre ces influents idéologues de la culture, de nombreux autres noms importants des études sur l'art et l'anthropologie du Brésil allaient bientôt se pencher sur les divers aspects de l'architecture africaine et amérindienne, rurale ou urbaine, exaltant leurs vertus d'hybridation, d'adaptation aux tropiques et de diversité régionale²². Élevé à la dignité d'objet de commentaires de la part de ces « nouveaux humanistes modernes » comme devait les qualifier Blaise Cendrars²³, le *mocambo* pouvait servir de symbole – linguistique, historique, folklorique, anthropologique, architectural et urbanistique – du processus de « métissage » au Brésil. Bien circonscrit du point de vue racial ou culturel, le phénomène du *mocambo* va dorénavant servir à établir et mettre en

20. Voir Renato Mendonça, *A Influência Africana no Português do Brasil*, São Paulo, 1935, p. 220 ; J. Ribeiro, *O Elemento Negro*, op. cit., pp. 204 et 213 ; Jacques Raymundo, « O Elemento Afronegro na Língua Portuguesa », in *O Negro Brasileiro*, Rio de Janeiro, 1936, p. 139 ; Nelson de Senna, *Africanos no Brasil*, Belo Horizonte, 1938, pp. 76-79, 82-84 et 168.

21. José Mariano Filho, « A Architectura Mesológica », in *Anaes do I Congresso de Habitação*, São Paulo, 1931, pp. 311-322 ; Gilberto Freyre, *O Estudo das Ciências Sociais nas Universidades Norte-americanas*, Recife, 1934.

22. Notamment Adolfo Morales de los Rios, Estevão Pinto, Lúcio Costa, Luiz Saia, Angelo Murgel, Carmem Portinho, Gerson Pompeu Pinheiro, Rodrigo Melo Franco de Andrade, Donald Pierson et Curt Nimuendaju, qui publient sur ces sujets dans les années vingt, trente et quarante.

23. Blaise Cendrars, *Etc..., Etc...*, *Um Livro 100% Brasileiro*, (extraits des *Œuvres complètes* de B. Cendrars), São Paulo, 1972, p. 112.

DOSSIER

Les mots de la ville

José Tavares Correia de Lira

Mots cachés :

les lieux du mocambo à Recife

valeur la contribution des noirs, mais aussi, en sens inverse, à la réduire et à la discriminer.

Il est à noter qu'en dépit du vaste processus de remaniement sémantique des années vingt et trente de ce siècle, le récit historique s'est généralement efforcé de conserver l'association de *mocambo* avec la résistance et l'audace des esclaves, toute la dimension sociale et culturelle moderne du mot restant inaccessible aux historiens²⁴. Du même coup, la plus grande confusion s'installa : tantôt le mot désignait une maison, tantôt un groupement de maisons ou encore une ville, un nouvel établissement²⁵. En 1922, une étude sur Palmares prétendait dissiper les ambiguïtés de *quilombo* : « cette expression qui désignait une maison cachée dans la forêt, une cabane [*choça*] ou lieu pour se cacher, en est venue à désigner un ensemble d'habitations »²⁶. *Mocambo* correspondrait alors à une habitation dans ces « villes d'esclaves noirs ».

L'essai célèbre de Raimundo Nina Rodrigues (1862-1906), *A Tropa Negra. Erros e lacunas da História de Palmares*, publié à Bahia en 1905 est, semble-t-il, la source commune de ces études. Dans cet ouvrage, le principal référent de *mocambo* est la ville fortifiée qui, à Palmares, s'est formée par la confédération d'un certain nombre de regroupements d'esclaves, phénomène fort différent de la ville portugaise ou américaine. Rodrigues, qui introduisit la méthode comparative dans l'étude de la transplantation des cultures, écrit : « comme c'est fréquemment le cas dans les villes africaines petites ou grandes, et même pour les plus importantes, les villes de Palmares sont des regroupements de petits villages, des ensembles de maisons ou de quartiers dans lesquels des races, des populations, des familles diverses, obéissant à des coutumes et lois différentes, s'associent et se fédèrent. C'est ce qui s'est passé à Palmares. Les habitations n'y formaient pas de rues comme dans nos villes, elles étaient dispersées parmi les terrains cultivés et séparées par divers cours d'eau »²⁷. Tracés qu'un autre pionnier de l'anthropologie au Brésil, Arthur Ramos (1903-1943), placera dans la continuité de l'architecture congolaise²⁸. Pas même lors du Premier Congrès Afro-brésilien de 1934, organisé à Recife par G. Freyre et Ulysses Pernambucano (1892-1943), ce « *mocambo* historique » ne sera associé aux formes d'habitat les plus caractéristiques des villes du Nordeste de l'époque²⁹.

24. Voir *Revista do Instituto Archeológico, Histórico e Geográfico Pernambucano*, vol. 26, n° 123-126, 1924, p. 38 et le ch. IV : « Os Negros. Os Quilombos ».

25. Alfredo Brandão, *Viçosa de Alagoas*, Recife, 1914.

26. Manoel Arão, « Os Quilombos dos Palmares », *Revista do Instituto Archeológico, Histórico e Geográfico Pernambucano*, vol. 24, n° 115-118, 1922, pp. 222, 229, 235 et 238.

27. Raimundo Nina Rodrigues, « As Sublewações de Negros no Brasil anteriores ao século XIX. Palmares », in *Os Africanos...*, op. cit., p. 122.

28. A. Ramos, *As Culturas Negras no Novo Mundo*, Rio de Janeiro, 1937.

29. Voir, par exemple, A. Brandão, « Os Negros na História de Alagoas » ; Ademar Vidal, « Três Seculos de Escravidão na Paraíba » ; Mário Mello, « A República dos Palmares » et José Antônio Gonsalves de Mello, « A Situação do Negro sob o Dominio Holandês », in *Estudos Afro-Brasileiros*, Rio de Janeiro, 1935 ; G. Freyre et al., *Novos Estudos Afro-Brasileiros*, Rio de Janeiro, 1937.

Espaces de pénurie, marques d'opprobre

Tandis que tous ces experts ou amateurs tardaient à reconnaître le phénomène contemporain des *mocambos*, le mot ressurgissait, apparemment détaché de ses racines historiques ou sémantiques. En effet, manipulée comme signe de nature ou de barbarie, l'habitation populaire engendrait de nouvelles significations. Les bases étaient posées pour des opinions très variées sur les *mocambos*: ce territoire de populations noires, de pratiques religieuses venues d'Afrique, de moralité étrange ou suspecte, de saleté et de mécontentement social n'est plus désormais regardé comme un refuge d'esclaves ou de *quilombolas*, mais comme celui des pauvres en général, de la masse révolutionnaire, des voleurs, prostituées, vagabonds, mendiants et prolétaires.

À partir de la fin des années 1870, l'on note une nette augmentation de la population de Recife. Ville principale de la zone de culture de la canne à sucre et grand port d'exportation, Recife assure une fonction de pôle régional pour une vaste partie du Nordeste et attire des milliers de travailleurs quittant l'arrière-pays et les petites villes du Pernambouc, tandis que les esclaves affranchis affluent des provinces du Nord et du Sud. Avec l'abolition en 1888, l'introduction à partir de 1890, des usines à sucre, la subordination des plantations aux intérêts commerciaux d'une nouvelle classe de capitalistes, la voracité de la monoculture plonge des milliers de paysans, métayers et occupants sans titre dans la misère³⁰. Mais le « processus usinier », de moins en moins compétitif sur le marché international, allait bientôt connaître une crise qui se traduisit principalement par des contrastes entre la grande ville et son hinterland, entre l'aristocratie déclinante et le lumpen-prolétariat en expansion, enfin entre le Nordeste et le Centre-Sud du Brésil. Mais elle eut aussi ses effets à l'intérieur même de la ville. En 1880, on entendait déjà des plaintes au sujet de la concentration de « milliers de momies ambulantes couvertes de haillons » dans les quartiers pauvres de Recife. La foule des sans-emploi se rencontrait depuis le centre jusqu'aux terrains bordant le fleuve qui traverse la plaine alluviale où se situe la ville. En 1895, selon le démographe officiel Octávio de Freitas, la population de Recife tournait autour de 184 000 ou 190 000 habitants³¹. Quel que soit le chiffre exact, la crise du logement devint patente au début du xx^e siècle.

30. Paul Singer, *Desenvolvimento Econômico e Evolução Urbana*, São Paulo, 1974; Peter Eisenberg, *Modernização sem Mudança: a indústria açucareira em Pernambuco, 1840-1910*, Rio de Janeiro, 1977; Gadiel Perruci, *A República das Usinas: um estudo de história social e econômica do Nordeste, 1889-1930*, Rio de Janeiro, 1978; Robert Levine, *A Velha Usina: Pernambuco na Federação Brasileira, 1889-1937*, Rio de Janeiro, 1980.

31. Octávio de Freitas, *O Clima e a Mortalidade*, Recife, 1905, p. 51; *Os Nossos Médicos e a Nossa Medicina*, Recife, 1904, p. 15.

DOSSIER

Les mots de la ville

José Tavares Correia de Lira

Mots cachés :

les lieux du mocambo à Recife

Illustration non autorisée à la diffusion

Illustration 4.
Plan de la ville de Recife en 1914.
Source: Arquivo Público Estadual Jordão
Emerenciano, Recife.

Illustration non autorisée à la diffusion

DOSSIER

Les mots de la ville

José Tavares Correia de Lira

Mots cachés :

les lieux du mocambo à Recife

C'est aussi le moment où le mot *mocambo* passe dans le langage courant avec un sens très différent de ceux que conservaient dictionnaires, travaux linguistiques et récits historiques. Sur le total des 37 735 domiciles de la ville, le recensement municipal de 1913 ne dénombrait pas moins de 16 347 locaux dans la rubrique *mucambos*, tandis que 8 470 autres étaient classés comme « maisons de terre » et le reste comme constructions en « maçonnerie ». À cette époque, les *mocambos* se concentraient dans une zone particulière de la ville, essentiellement dans les quartiers de Encruzilhada, Afogados, Santo Amaro, São José, Poço da Panela et Várzea³². Ces localisations semblent être les plus basses de la ville³³, toutes décrites comme maréageuses par la cartographie, caractérisées par la présence de palétuviers, terres pratiquement au niveau de la mer, au sous-sol détrempé, fréquemment inondées par des eaux saumâtres. Le long de la voie de chemin de fer, formant de petits îlots, ce sont des bandes de terre que couvrent et découvrent le flux et le reflux, et d'étroits bancs de sable ou de boue dans les deltas du Capibaribe et du Beberibe et de leurs bras. Recife fait presque penser à une ville aquatique où les gens vivraient dans des sortes de maisons lacustres.

Dans le « Résumé des plans de la Direction des travaux municipaux » préparé en 1915³⁴ sur la base du « Plan de la ville de Recife » de 1914 (illustration 4), sont relevés certains traits géographiques et urbains du *mocambo*. Les ajouts au dessin original témoignent d'un effort d'inspection du territoire prolétarien de la ville, comme à Santo Amaro, à Encruzilhada, Afogados et Cabanga : « terrain occupé par de petites habitations [*casas*] couvertes de zinc ou de tuiles », « terrain occupé par de petites constructions [*prédios*] de terre non conformes aux projets légaux », etc. La localisation des *mocambos* semble suivre une logique. Ils sont situés le plus près possible du centre-ville en suivant trois grandes directions : l'une vers le nord-est, comme si elle suivait le chemin de fer de Limoeiro de Santo Amaro à Encruzilhada, puis de là jusqu'aux hauteurs de Pascoal, São Sebastião et José Pinho, et aux monts de Conceição, d'Outeiro de Dentro et Arraial à Casa Amarela ; une autre vers le sud, suivant la limite du chemin de fer de São Francisco d'Afogados à Jaboatão ; enfin, vers le sud-est, le long du chemin de fer de Pernambuco menant à Tegipió, Areias, Barro et Peres. Entre ces deux dernières tentacules, une multitude de petits établis-

32. Estado de Pernambuco et Município do Recife, *Recenseamento realizado em 12 de outubro de 1913 por determinação do Prefeito Capitão Dr. Eudoro Corrêa*, Recife, 1915.

33. Voir A. Orlando, *Porto e Cidade...*, *op cit.*, pp. 81-82.

34. L'exemplaire du *Resumo das Plantas da Diretoria de Obras Municipais e de outros Apontamentos* (1915) que j'ai consulté se trouve à la Fundação Joaquim Nabuco, Recife.

sements, toujours proches du centre : ainsi autour de Cruz do Patrão, dans le vieux Recife, derrière la vieille usine à gaz, au bord du San José, aux abords de l'asile des mendiants, du cimetière public, des abattoirs, de l'hôpital Santa Agueda ; à Coelhos, Ilha do Suassuna, Ilha do Retiro, Bongi, Madalena, Uchoa, Caxangá, Pombal, Água Fria, Monteiro et bien d'autres lieux.

Les maisons riches occupent évidemment des terrains plus fermes et plus salubres, des zones favorisées par certaines caractéristiques naturelles particulières. Mais, contrairement à ce qu'on allait par la suite prétendre, les logements prolétariens s'étendirent bien vite des palétuviers et autres zones inondables de la ville vers les coteaux retirés du nord, de l'ouest et du sud, comme poussés par le développement du transport ferroviaire. Ce qui était vital, c'était de trouver un endroit où vivre. En 1938, un observateur perspicace des conditions de logement à Recife notait qu'« au fur et à mesure que s'étend la ville, et que progressent les terrains bien comblés, de meilleures habitations remplacent les *mocambos* et les obligent à se déplacer vers une zone non encore asséchée ou de moindre valeur, à la périphérie de la ville. Ici et là, des agglomérats de vieux *mocambos* sont entourés de maisons en maçonnerie, parfois luxueuses, et qui finissent peu à peu par dominer complètement la zone »³⁵.

Les zones de *mocambos* se multiplient. En 1923, on compte déjà dans la ville 19 947 *mocambos*, soit 51,1 % des constructions. En 1925, leur nombre dépasse 21 000³⁶. Pour Amaury de Medeiros, directeur du Service de santé et d'assistance, organisme municipal chargé de ces enquêtes, il ne s'agissait pas d'un problème isolé : c'est toute la ville qui souffre de ce mal. Du fait de la situation géographique de Recife, ces « habitations lacustres » ont trouvé un terrain favorable où proliférer. Elles semblent répondre à des motivations communes de la masse prolétarienne : « L'idéal de ces humbles gens c'est d'avoir leur petite maison [*casinha*] à eux, qu'ils appellent *mucambo*. C'est un mélange de matériaux hétérogènes qui peuvent servir ou ont déjà servi à la construction, placés en équilibre précaire, sous lesquels le malheureux est à l'abri et content, dit-il, d'avoir son petit coin »³⁷. Pour ce médecin, un tel habitat est le contraire de l'hygiène : privée d'eau courante et d'égout, la maison ne dépasse pas au total trois mètres sur cinq, elle est étroite, sombre et sale. « À un certain moment le cours d'eau déborda et plusieurs

35. René Ribeiro, « O Problema da Habitação do Operário Urbano no Recife », in Grupo de Ação Social, *Terceira Semana de Ação Social do Recife*, Recife, 1939, p. 7.

36. Estado de Pernambuco, *Mensagem do Exmo. Sr. Dr. Sérgio T. Lins de B. Loreto Governador do Estado, lida ao instalar-se a 3a. sessão da 11a. Legislatura do Congresso Legislativo de Pernambuco aos 6 de março de 1924*, Recife, 1924 ; João Cleophas de Oliveira, « Saneamento das Cidades », *Boletim de Engenharia*, vol. 4, n° 6, Recife, 1930.

37. Amaury de Medeiros, *Saúde e Assistência: Doutrinas, Experiências e Realizações, 1923-26*, Recife, 1926, p. 139.

DOSSIER

Les mots de la ville

José Tavares Correia de Lira

Mots cachés :

les lieux du mocambo à Recife

de ces maisons disparurent, emportées par le courant. Ce fut un malheur mais cela entraîna la mise en chantier d'un nouveau projet de la Fundação A Casa Operária [Fondation de la maison ouvrière].» Medeiros relate alors la naissance de cette expérience originale au Brésil: un programme de logements selon des «normes modernes», capable de résister aux changements de gouvernement et de construire des habitations répondant à des règles d'hygiène strictes et qu'on louerait aux ouvriers.

Le 1^{er} mai 1925, lorsqu'on inaugure le premier groupe de maisons, Medeiros constate que se développe une attitude d'intolérance envers les *mocambos*: «une triste solution que des gouvernements mal avisés ont laissé se consolider passivement sans restriction. [...] c'est ainsi que Recife, plus que toute autre ville, a créé, nourri et entretenu ses pires ennemis»³⁸. L'ennemi de la ville, le *mocambo*, est considéré comme quelque chose de dégradant. Comparable «aux établissements des Noirs du Sénégal, devant lesquels, malgré tout leur enchantement pour le pittoresque sauvage, les civilisés du monde entier ne peuvent éviter d'éprouver un sentiment de pitié et de dégoût». Le discours réformateur du Service de santé et d'assistance visait à convaincre l'administration du besoin d'éduquer les Brésiliens, d'instruire les classes supérieures chargées de diriger les masses et de civiliser le prolétaire. L'observateur poursuit: «Je préfère les cases des Noirs de Dakar, plus primitives, plus sauvages, plus propres, moins humides et plus typiquement indigènes: elles ne sont pas faites de ce que rejette la civilisation et ne donnent pas cette impression de misère loqueteuse». Même les formes indigènes de construction servent, on le voit, de point de comparaison défavorable aux *mocambos*. Ainsi se précisait l'écart entre les formes autochtones d'architecture et l'inauthenticité des constructions populaires de Recife. Conséquence avant tout d'une misère matérielle, elles devenaient la preuve d'une absence de culture. Le modèle africain primitif, forme pure, s'opposait aux «solutions bâtardes» de la construction traditionnelle qui utilisait les matériaux de rebut de la construction contemporaine: vieux bidons, plastique, carton, panneaux de bois, etc. Comme tout produit issu d'un peuple caractérisé par ce qui lui manque – l'argent, l'instruction, les moyens, la noblesse ou la race – l'architecture de cet habitat demeurerait inintelligible au médecin comme à l'homme politique, à l'ingénieur comme à l'urbaniste.

38. A. de Medeiros,
«Inauguração da Casa Operária»,
Revista de Pernambuco, n° 11, 1925.

Associer les *mocambos* aux habitations du Sénégal ou de l'Angola portait atteinte à la fierté des habitants de Recife plutôt que cela n'éveillait leur curiosité pour ces formes exotiques d'architecture. Couverts de paille et remarqués par les touristes, les *mocambos* contredisaient l'image d'une ville de progrès, accordée à la culture européenne, fière de son passé politique et de son prestige. Ribeiro Couto (1898-1935), le poète de São Paulo, passant par Recife en 1928 en route pour Marseille, relevait : « en leur for intérieur, certains habitants de Pernambouc éprouvent de la honte de ce que les touristes prennent des photos de leurs huttes de paille [*cabanas de palha*] ». Après tout, « Recife n'est pas le golfe de Guinée »³⁹. L'ingénieur Eduardo de Moraes, natif de la ville, exprime son angoisse devant l'« innommable » misère de ces « milliers de *mocambos* bruyants, nichés au cœur et sur les flancs de la ville pour notre honte et notre tristesse »⁴⁰. De tels « kystes » déparent la célèbre beauté de la ville. C'est à cette époque que l'idée d'engager un « grand combat contre la *mocambaria* » donne naissance à une Sociedade dos Inimigos do Mocambo (Société des ennemis du mocambo) : on n'en était pas encore aux « flammes purificatrices » qui « guériraient Recife de ses plaies », mais « les torches pointées vers les mesures radicales » pouvaient, du moins, répondre aux haines que s'attiraient les *mocambos*⁴¹. Le *mocambo* s'opposait en effet entièrement à l'image de modernité à laquelle la ville prétendait.

Il convenait donc qu'un plan d'urbanisme rationnel réponde à ce problème et assure le développement sanitaire de la ville. Drainage et canalisation des zones inondables, rectification des systèmes de drainage et traitement des cours d'eau devaient assurer la préservation de la fonction organique des masses d'eau. Ces mesures permettraient certainement de tirer parti de zones précédemment inutilisables qui abritaient « les éléments les plus dégénérés de la race », ces gens inutiles vivant dans le vice, les foyers déchirés et les mœurs douteuses. Selon l'ingénieur sanitaire et urbaniste Paulo Guedes Pereira (1887-1958), « la destruction de ces taudis [*túguri*os] au centre-ville a entraîné la création de nouvelles agglomérations dans les banlieues [*subúrbios*] non-drainées ; ces agglomérations grossissent continuellement, leur organisation est confuse et elles ne respectent absolument pas les consignes d'hygiène universellement admises aujourd'hui »⁴². « L'intégrité hygiénique » de la ville est

39. Rui Ribeiro Couto, « Cartas da França », *A Província*, Recife, 8 mai 1929.

40. Eduardo de Moraes, « Como Acabar com o Mocambo no Recife ? », *A Província*, 16 mai 1929.

41. Salomão Filgueira, « Os Mocambos serão menos pittorescos que os chalets de Boa Viagem », *A Província*, 15 mars 1929.

42. Paulo Guedes Pereira, « A Drenagem Superficial do Recife como factor importante para a sua Salubridade », *Boletim de Engenharia*, vol. 3, n° 3, 1928, p. 62.

DOSSIER

Les mots de la ville

José Tavares Correia de Lira
*Mots cachés :
les lieux du mocambo à Recife*

menacée par ces « stigmates de la misère » qui sont un affront pour la science de la construction. Le contenu eugénique de l'urbanisme était explicite : la santé de la population et l'amélioration de la race exigeaient l'élimination des *mocambos*⁴³.

En 1919, on interdit la construction ou la reconstruction de *mocambos* dans le périmètre central de la ville⁴⁴. La marge de tolérance se réduisit peu à peu et, à la fin des années trente, les *mocambos* installés sur des terrains maritimes (c'est le plus grand nombre) sont soumis à impôt. En 1936, le nouveau règlement de construction définit des frontières encore plus strictes entre les différents types de construction dans la ville⁴⁵. À partir de 1937, quand Agamenon Magalhães (1893-1952) est nommé à la tête de l'État de Pernambouc par Getúlio Vargas⁴⁶, ces orientations se concrétisent en une politique du logement inédite. On organise immédiatement une « Croisade sociale contre le *mocambo* » : 4 530 sont détruits d'août 1939 à avril 1941, puis 767 d'avril à juin. Rien que pour l'année 1940, près de deux mille billets sont offerts aux familles expulsées pour qu'elles retournent vers leurs lieux d'origine à la campagne⁴⁷. Il y eut aussi une tentative pour envoyer le « *mucambeiro* travailler dans des colonies agricoles ». Un urbaniste éminent, José Estelita, accueille favorablement l'inspiration anthropogéographique d'un certain « urbanisme rural » moderne. Ses références sont la *Siedlungskunde* de Mielke⁴⁸, mais il va même plus loin : « Nous devons, sous l'influence bienfaisante de l'« *Estado Forte* », suivre au Brésil le mot d'ordre du Duce si nous voulons anoblir le territoire de la patrie : « Ricattare la terra e con la terra gli uomini e con gli uomini la razza » »⁴⁹. La politique du logement se définissait clairement par des stratégies de distribution, de localisation et de contrôle de la population.

Dès lors, la propagande allait s'intensifier (illustrations 1, 5 et 6). Par le moyen des journaux, de la radio, de congrès, d'affiches, de films et de pièces de théâtre, on allait déprécier l'image du *mocambo*. Il fallait obtenir des fonds et mobiliser les énergies, il fallait surtout gagner l'adhésion du public à la campagne civique entreprise par l'Estado Novo à Pernambouc. En 1938, les *Observações Estatísticas sobre os Mucambos do Recife* révèlent l'existence de 45 581 constructions de ce genre⁵⁰. Cette masse considérable était une source d'inquiétude depuis le soulèvement communiste de 1935. En 1943, l'*interventor* lui-

43. J. C. de Oliveira, « Saneamento das Cidades », *op. cit.*, p. 130.

44. Prefeitura da Cidade do Recife, *Lei n. 1051, de 11 de setembro de 1919*, Recife, 1919.

45. Recife, Prefeitura Municipal, « Decreto n. 374 de 12 de Agosto de 1936 », in *Coletânea dos decretos e leis em vigor que regulam as construções no município do Recife*, Recife, Prefeitura Municipal do Recife, 1936.

46. Ndlr. Getúlio Vargas est à la tête du régime dictatorial de l'Estado Novo de 1937 à 1945. Les anciens États fédérés sont dirigés par des *interventores* désignés par le gouvernement central.

47. Estado de Pernambuco, *Relatório da Liga Social Contra o Mocambo. Julho de 1939 a julho de 1941*, Recife, 1941, pp. 17-18.

48. Robert Mielke, *Die Siedlungskunde des deutschen Volkes*, Munich, 1927. Au sujet de sa relation avec le mouvement national socialiste allemand, voir Barbara Miller Lane, *Architecture and Politics in Germany, 1918-1945*, 2^e éd., Cambridge, Mass., 1985.

49. « Sauver la terre, et avec la terre les hommes, et avec les hommes la race » (José Estelita, « Fim Social do Urbanismo », *Urbanismo e Viação*, n° 2, 1938, p. 47).

50. Estado de Pernambuco, Comissão Censitária dos Mucambos, *Observações Estatísticas sobre os Mucambos do Recife*, Recife, 1939.

Illustration non autorisée à la diffusion

même analysait ainsi l'événement : « Les causes du mécontentement social étaient évidentes dans l'État. Il y avait le paupérisme. Il y avait le latifundium improductif. Il y avait le *mocambo* »⁵¹. On allait désamorcer la menace « bolchevique » par la « démocratie corporative autoritaire » instaurée par l'Estado Novo et inspirée de l'expérience fasciste et nazie⁵². Puisque l'ennemi « s'était installé chez nous », l'intervention dans le domaine du logement était conçue comme le premier pas vers une société nouvelle. Il était donc nécessaire de supprimer la « honte du *mocambo* » en soulignant « le contraste entre le paysage sombre, insensible aux rayons du soleil et aux changements de lumière, et celui d'une maison qui accueille par ses fenêtres la clarté, les sons, l'air et les rumeurs de la vie »⁵³. En trois années d'effort, 8 000 *mocambos* furent démolis par la Liga Social Contra o Mocambo (Ligue sociale contre le Mocambo), organisme créé en 1939 par A. Magalhães, le responsable de la politique du logement à Recife. Les répercussions furent telles qu'un étranger

Illustration 5.

Mocambos dans les mangroves et les terrains inondés : photographie de la Liga Social Contra o Mocambo, 1939.

Source: Museu da Cidade do Recife.

51. Agamenon Magalhães, « Um fato que é uma revolução », in *Idéias e Lutas*, Recife, 1985, p. 230.

52. Voir A. Magalhães, « Organização Corporativa », *Folha da Manhã*, Recife, 13 mars 1938 ; « O Regime Federativo », *Folha da Manhã*, 4 mars 1938 ; « O Primado do Bem Público », *Folha da Manhã*, 12 avr. 1938 ; « A Teoria do Estado Novo », *Folha da Manhã*, 1^{er} juin 1938.

53. A. Magalhães, « O Pudor do Mocambo », *Folha da Manhã*, 4 oct. 1939.

DOSSIER

Les mots de la ville

José Tavares Correia de Lira

Mots cachés :

les lieux du mocambo à Recife

comme Roy Nash, l'auteur de *The Conquest of Brazil*, souligne le fait que les maisons à Recife sont d'une meilleure qualité que celles construites aux États-Unis après 1929 : « La campagne contre le *mocambo* est la révolution sociale la plus importante depuis l'abolition de l'esclavage »⁵⁴. Sacrifiée à la modernité, éliminée par elle, la mémoire des *quilombos* n'avait plus place dans la fortune sémantique du mot *mocambo*.

54. Estado de Pernambuco, Liga Social Contra o Mocambo – uma publicação da Diretoria de Estatística, Propaganda e Turismo. *Comemorativa do 20. Aniversário da Liga Social Contra o Mocambo em 12 de julho de 1941*, Recife, 1941.

Illustration 6.

Une zone de mocambos à Recife : photographie de la Liga Social Contra o Mocambo, 1939.
Source : Museu da Cidade do Recife.

Région culturelle, écologie et couleur locale

À la fin de ces années trente si mouvementées, la représentation du *mocambo* se trouve divisée entre, d'une part, cette croisade sociale contre les *mocambos* et, d'autre part, une sensibilité aux caractéristiques esthétiques, architecturales et sociales de ce type d'habitat. Ce que condamnait la politique du logement de l'État, c'était exactement ce qu'exaltait la politique nationale du patrimoine. Plus les *mocambos* étaient primitifs – pensait-on – plus ils avaient d'intérêt artistique et ethnographique.

Illustration non autorisée à la diffusion

Parallèlement aux innombrables enquêtes sur les conditions de vie des prolétaires à Recife, la seconde moitié de la décennie est marquée par le point de vue de peintres, dessinateurs, et écrivains sur le monde des *mocambos*. Simple motif ou décor pour certains, il représente pour beaucoup d'autres une véritable plongée vers leurs racines culturelles. La redécouverte de la culture populaire va de pair avec la valorisation des tropiques, de leurs couleurs criardes et de leurs odeurs fortes, leur cuisine, leurs arts et légendes, leurs danses religieuses et afro-brésiliennes, leur théâtre de rue, le parler et l'accent de l'homme inculte, la littérature vulgaire, les chansons enfantines, les cris des vendeurs, les fables populaires et les histoires surnaturelles. Dans certains cas, cet intérêt croissant permettait de remettre en cause des modèles élégants d'éloquence et le goût académique, avec leurs nuances et leur suavité. Les romans régionalistes de José Lins do Rego (1901-1957) ou de Graciliano Ramos (1918-1953), le « surnudisme » de la peinture de Cícero Dias (né en 1908) (illustration 7) ou le

Illustration non autorisée à la diffusion

Illustration 7.
« Mocambos » : aquarelle de Cícero Dias, 1935.
Source : Museu do Estado de Pernambuco, Recife.

DOSSIER

Les mots de la ville

José Tavares Correia de Lira

Mots cachés :

les lieux du mocambo à Recife

primitivisme du peintre Lula Cardoso Ayres (1910-1987) font revivre un monde domanial, rural, pré-industriel. Dès lors, le *mocambo* apparaît comme le lieu privilégié de contact avec la culture des noirs, des métis et des prolétaires. Dans cette évolution, les arts appliqués et les produits du travail familial, l'art de la paille et de la céramique, l'artisanat et la décoration populaires prennent une place de choix dans la formation de l'artiste. L'architecture rustique elle-même et le bâtisseur populaire sont sources d'enseignement, et pas seulement pour des hommes épris d'un idéal de culture, comme Mário de Andrade (1893-1945), Rodrigo Melo Franco ou Gilberto Freyre, mais aussi pour des architectes, traditionalistes aussi bien que modernistes.

Ce conflit local n'avait rien d'accidentel. Il avait surgi dès les années vingt quand, à Recife, un mouvement culturel régionaliste s'était intéressé à l'étude, l'interprétation et la re-crédation des valeurs traditionnelles du Nordeste, parmi lesquelles l'architecture populaire. Les contemporains étaient très conscients de cette divergence d'attitudes. Le médecin A. de Medeiros, par exemple, savait qu'il aurait à combattre les images néo-romantiques diffusées à Recife depuis le début du siècle par les cartes postales, les journaux, les magazines. Les intellectuels les plus nostalgiques savaient, de leur côté, qu'ils auraient à combattre le progrès de la ville que les ingénieurs et les urbanistes voulaient construire sur les ruines du passé. À la fin de la décennie, la polémique qui oppose la Société des ennemis du *mocambo* et des écrivains comme Mario Sette (1886-1950) et Ribeiro Couto en est l'une des expressions politiques les plus évidentes. Dans les années trente, alors qu'A. Magalhães dédaigne « l'africanisme tant prisé par les sociologues en quête d'originalité et de gloire »⁵⁵, G. Freyre critique la « mystique messianique » de ceux qui croient dans « le salut des Brésiliens pauvres par l'extinction du *mucambo* ou de la case de paille »⁵⁶.

De fait, le débat sur l'architecture était soumis à toutes sortes d'influences idéologiques. L'esthétique néo-coloniale de l'époque, la pensée eugénique, la corrélation fréquemment établie entre la terre et l'homme, la nature et la culture se répercutent dans les discussions sur l'architecture populaire. Et ce n'est pas un hasard si certains éléments du jargon courant de la période s'y réfèrent. On voit, en effet, utiliser les notions d'« archi-

55. A. Magalhães,
« Civilização do Nordeste »,
in *Idéias e Lutas*, Recife, 1985, p. 98.

56. G. Freyre, « Região, Tradição e Casa »,
in *Região e Tradição*, Rio de Janeiro,
1941, p. 218.

itecture brésilienne », de « styles raciaux d'architecture », de « styles métis », d'« influences européennes, africaines et amérindiennes », d'« une architecture luso-brésilienne », « tropicale », « typique », « locale » et même d'un « judaïsme architectural ». Toute cette phraséologie qui renvoyait aux déterminations de race, de culture et de milieu naturel allait bientôt se trouver manipulée à des fins de classification et de sélection.

Dans la plupart de ces cas, la contribution africaine est affectée d'un signe négatif. À Rio de Janeiro, avec la généralisation de l'occupation des hauteurs dans les années vingt, les *favelas* sont qualifiées de « taches africaines sur la civilisation ». En 1937, dans les « *favelas* du crime » où vit « la lie des Noirs », à Tijuca ou Gávea, on assiste à la diffusion rapide du candomblé⁵⁷ et de la marijuana, de l'irreligion et du péché, des voyous et des délinquants et de cette « hallucination momentanée » qu'est la samba⁵⁸.

Ce n'est pas uniquement à cause de leur insalubrité, de la paresse et de la promiscuité qu'ils abritent, des tapages, grèves, délits, bagarres qu'ils encouragent que les *mocambos* de Recife sont systématiquement pourchassés, mais aussi parce qu'ils sont des « campements de Noirs », de vraies « villes noires »⁵⁹. Tête de file du mouvement de l'architecture néo-coloniale à Rio de Janeiro, J. M. Filho, spécialiste de la flore brésilienne et natif du Pernambouc, réduisait la contribution primitive à l'architecture nationale à la seule influence indigène⁶⁰. Dans un article sur « l'étiologie du phénomène urbanistique des *favelas* », il déclare :

« l'élément ethnique prédominant dans la formation des *favelas* est le Noir, auquel se sont joints d'autres éléments allo-gènes selon leur convenance. La tendance de l'élément noir à s'isoler de la civilisation blanche à laquelle il ne veut pas se soumettre est un fait d'observation courante dans les républiques sud-américaines. Chez nous il se manifeste de manière ostensible, faute de mesures coercitives. Revenant à des formes rurales d'expression, il satisfait de violentes pulsions du subconscient. Le retour à la vie primitive permet aux Noirs de parvenir à la satisfaction de leurs tendances raciales, de leurs pratiques fétichistes, de leurs danses, *macumbas*, etc. Les *Favelas* de Rio de Janeiro tout comme les *Mocambos* de Recife sont de pures survivances africaines semblables aux *Quilombos* de Palmares au XVII^e siècle »⁶¹.

S'appuyant sur des connaissances superficielles en psychiatrie, anthropologie et médecine, le professeur de l'Escola Nacional de Belas Artes proposa de revoir

57. Ndlr. Le vaudou brésilien.

58. Sebastião P. M Bastos, « A Habitação Popular Actual », in Grupo de Ação Social, *Segunda Semana de Ação Social do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, 1937, p. 132; Maurício de Almeida Abreu, « Reconstruire une histoire oubliée. Origine et expansion initiale des *favelas* de Rio de Janeiro », *Genèses*, n° 16, 1994, pp. 45-68.

59. J. M. Filho, « A Expressão Urbanística dos Mocambos Nordestinos », *Urbanismo e Viação*, n° 8, 1940.

60. J. M. Filho, « Preponderância do elemento "pindoba" na civilização tupi », *Urbanismo e Viação*, n° 12, 1941.

61. J. M. Filho, *Debates sobre Estética e Urbanismo*, Rio de Janeiro, 1943.

DOSSIER

Les mots de la ville

José Tavares Correia de Lira

Mots cachés :

les lieux du mocambo à Recife

l'image du *mocambo*. Mariano avait conscience qu'il existait un « chœur de louanges sentimentales » en faveur des *mocambos*. Depuis le Congrès régionaliste du Nordeste de 1926, auquel des professeurs de Rio avaient participé, on vantait les *mocambos* pour leur primitivisme et leur harmonie avec le climat, l'eau, les couleurs et la nature tropicale. Une harmonisation esthétique qui se doublait de qualités d'hygiène non négligeables⁶². « Le *mocambo* rendu hygiénique, avec sanitaires et sol en dur, semble être la solution écologique et économique à notre problème du logement prolétarien »⁶³.

Ce n'était pas seulement à Recife que l'architecture populaire était l'objet d'une observation autorisée. Un architecte connu comme Lúcio Costa salua la « maison de métayer [*casa do colono*] » pour sa « parfaite salubrité plastique » ; Rodrigo Melo Franco, premier directeur du Service du patrimoine historique et artistique national, souligna « le principe économique » et la « concision générale » du *mocambo*⁶⁴. Et Le Corbusier lui-même trouva dans les *favelas* matière à réflexion :

« [...] quand on a escaladé les "Favellas" [*sic*] des nègres, les collines très hautes et très raides où ils ont accroché leurs maisons de bois et de torchis peintes en couleurs sonnantes, comme s'accrochent les moules aux enrochements du port [...]. Le nègre a sa maison presque toujours à pic, juchée sur des pilotis au devant, la porte étant derrière, du côté de la colline ; au haut des "Favellas" on voit toujours la mer, les rades, les ports, les îles, l'océan, les montagnes, les estuaires ; le nègre voit tout cela ; le vent règne, utile sous les tropiques. [...] c'est une réflexion d'urbaniste »⁶⁵. (illustration 8)

Mucambos do Nordeste, essai de G. Freyre publié en 1937 par le Service du patrimoine, visait à rechercher les constantes et les innovations en matière de maisons populaires. L'auteur y promouvait la cause de la région, des tropiques et du métissage comme facteurs de résistance à l'uniformisation de la culture. C'est ainsi qu'il dressa un inventaire et fit la description des différentes formes de construction de *mocambo* en les rattachant aux zones climatiques et botaniques du Nordeste⁶⁶. Freyre a recours au dessinateur Manoel Bandeira (1900-1964) pour décrire les « types » de construction végétale (illustration 9). Les habitations faites de fibre de cocotier d'Inde, de *gravatá*, de verdure, de fibre de canne offraient une véritable cartographie ethnobotanique de l'architecture. Les maisons présentaient, en général, une façade étroite de trois à cinq mètres de large et s'allon-

62. G. Freyre, *Manifesto Regionalista de 1926*, Rio de Janeiro, 1955, pp. 22-23.

63. G. Freyre, *Sobrados e Mucambos: Decadência do Patriarchado Rural no Brasil*, São Paulo, 1936, p. 254.

64. Lúcio Costa, « Documentação Necessária », *Revista do Serviço do Patrimônio Histórico e Artístico Nacional*, Rio de Janeiro, n° 1, 1937 ; Rodrigo Melo F. de Franco, « Introdução », in G. Freyre, *Mucambos do Nordeste: algumas notas sobre o tipo de casa popular mais primitivo do Nordeste do Brasil*, Rio de Janeiro, 1937.

65. Le Corbusier, « Corollaire brésilien... qui est aussi uruguayen », in *Précisions sur un état présent de l'architecture et de l'urbanisme*, Paris, 1930, p. 235.

66. G. Freyre, *Mucambos do Nordeste*, op. cit., p. 24.

Illustration non autorisée à la diffusion

geaient vers l'arrière, avec en couverture un toit à deux pentes. La manière de construire le toit – avec au centre un faîte et des poutres formant avant-toit appuyés à la structure des murs, des lattes ou baguettes reposant sur des chevrons arrondis pour soutenir la couverture extérieure – semble être à l'origine de la forme allongée et étroite des maisons. Une porte devant, fenêtres et poutres débordant en avant-toit aux deux extrémités, donnent le type principal, mais il existait des variantes.

Aux yeux de ces auteurs, les *mocambos* représentaient des coutumes architecturales des plus saines, adaptées au climat et utilisant des ressources naturelles accessibles aux couches les plus pauvres. Les travaux d'un médecin comme Aluizio Bezerra Coutinho (1909-1997) rejoignaient ce jugement positif: «la paille est un mauvais conducteur de chaleur, laissant entre ses chalumeaux de petits espaces emplis d'air, ce qui accentue donc fortement sa capacité d'isolation». En outre, il était courant de trouver dans les pignons de grandes ouvertures dont la fonction ressemblait à celle des *timpani* des constructions traditionnelles: «l'air sec venu de l'extérieur entre et chasse continuellement l'humidité». Complète isolation thermique et constante ventilation favorisent le bien-être des habitants et expliquent «pour une bonne part, la salubrité

Illustration 8.

Croquis d'une favela de Rio de Janeiro par Le Corbusier, 1929.
Source: Fondation Le Corbusier, Paris.

Illustration non autorisée à la diffusion

Illustration 9.

*Plans et détails de mocambos :
dessins de Manoel Bandeira.*

Source : G. Freyre, *Mucambos do
Nordeste*, Rio de Janeiro, MES,
1937.

67. Aluizio Bezerra Coutinho,
*O Problema da Habitação Hygienica
nos Paizes Quentes em face
da Architectura Viva*,
Tese de doutoramento apresentada
à Faculdade de Medicina do Rio
de Janeiro para a cadeira de Hygiene,
Rio de Janeiro, 1930, pp. 44-46.

68. Voir le chapitre
« O Sobrado e o Mucambo »,
in G. Freyre, *Sobrados e Mucambos*,
op. cit., pp. 189-198. Ndlr. *Sobrado* :
demeure urbaine de l'aristocratie
foncière et de la bourgeoisie.

69. G. Freyre, *Mucambos do Nordeste*,
op. cit., p. 30.

renommée dont bénéficient » beaucoup des plus modestes habitations du Nordeste⁶⁷. C'est ce que retenait Freyre des travaux de Coutinho, plutôt que ses emprunts directs à l'idéal de standardisation défendu par Le Corbusier et André Lurçat. La salubrité du *mocambo* dépassait même celle du *sobrado* bourgeois à un ou plusieurs étages (illustration 10)⁶⁸.

Contrairement à ce que soutenaient hygiénistes et eugénistes, les *mocambos* présentaient aussi des avantages du point de vue social : « aux yeux de certains chercheurs, il existe une supériorité de la vie en *mucambo* si on la compare à l'entassement et à la promiscuité régnant dans les *cortiços* [immeubles à loyers, taudis]. La vie dans un petit *mucambo* est plus propice au bon ordre, à la propreté et à la bonne conduite sexuelle »⁶⁹. Bien que fort discutée, cette interprétation réhabilitait, sous l'angle moral, les conditions de vie à l'intérieur du *mocambo*.

G. Freyre proposait une lecture écologique traditionnelle, mais il soulignait aussi que cette habitation possédait

Illustration non autorisée à la diffusion

dait des qualités d'adaptabilité aux différents contextes spatiaux et sociaux. Sans jamais l'amener à renoncer à son tropicalisme régional-moderniste, l'Écologie humaine de Chicago devint pour lui une référence théorique importante : « on peut considérer le *mucambo* du point de vue écologique comme un cas où la répulsion et l'attraction entre groupes règlent la distribution de l'habitat, tendant à séparer les pauvres des riches, les nobles des gens du peuple et à les éloigner les uns des autres, non seulement en terme d'espace mais aussi sur le plan social »⁷⁰. Freyre manipule donc le concept de « distance » à propos des changements de position spatiale mais aussi sociale. Le nombre et la distribution des habitations obéissent aux principes qui règlent la « compétition ». La population se trouve en lutte permanente pour le sol : dans le cas de Recife, l'occupation des terres inondables et des hauteurs suit le principe élémentaire de la meilleure localisation des habitations en fonction des pressions résultant de l'interaction sociale. S'il fait référence aux travaux de Robert Park, Freyre associe

Illustration 10.

« *Sobrado Patriarchal do Recife* » : dessin de Manoel Bandeira, 1936. Au centre, la demeure aristocratique ; en haut à droite, on aperçoit des *mocambos*.

Source : G. Freyre, *Sobrados e Mucambos*, São Paulo, Editora Nacional, 1936.

70. *Ibid.*, p. 22.

DOSSIER

Les mots de la ville

José Tavares Correia de Lira

*Mots cachés :
les lieux du mocambo à Recife*

souvent ses conceptions à celles de Pitirim Sorokin⁷¹. Localisation des *mocambos* en fonction du milieu géographique ; distribution typologique selon les micro-régions, les paysages, la végétation et les sols ; variation technique selon les sources de matière première, la constitution de la population et les traditions en matière de construction ; *mocambos* mis en relation avec les *sobrados* et les *casas grandes*⁷² ; pauvres mis en relation avec les riches : tels sont les idées sociologiques utilisées par Freyre pour traiter de la disparité de l'espace, de la distance et de la mobilité.

Cadre urbain et explosion discursive du *mocambo*

Perçu tantôt comme témoignage social de misère et de retard, tantôt comme élément d'utopie culturelle localiste, le *mocambo* fut donc l'objet d'un débat politique intense.

D'un côté, la « culture nordestine » est regardée comme l'un des principaux dépositaires de ce qu'on appelle la « culture brésilienne », ancrée dans la culture populaire : mélange d'éléments africains, européens et amérindiens ; amalgame de valeurs primitives, coloniales et autochtones ; adoucissement de l'ensemble par des facteurs climatiques et botaniques régionaux ; aptitude à vivre sous les tropiques ; qualités d'adaptation, de plasticité et de flexibilité. Avec ses idées neuves et séduisantes, G. Freyre donne l'exemple parfait de la frivolité de l'intellectuel moderne face aux difficultés matérielles et aux réalités brutales de la survie. S'efforçant de traduire les signes évidents d'inégalité en marques de supériorité, l'auteur pernamboucain cherche à donner un sens inconnu à ce qui semblait bien connu, une dimension tellurique au mode de vie de son pays natal à l'heure de la modernisation sociale. Élément de la culture matérielle du peuple, le *mocambo* devient ainsi l'un des aspects de l'identité nationale cultivée dans les discours universitaires, pédagogiques et politiques de la première moitié du siècle. Représentation qui ennoblit la situation sans issue des masses misérables et dispense l'intellectuel d'une confrontation avec le système capitaliste dont il doit bien constater le développement dans le pays⁷³.

D'un autre côté, on a un investissement dans le contenu civique de la culture. Seule la tradition pouvait renforcer le patriotisme et la croyance. La force morale

71. Robert Park, *The problem of Cultural Differences*, New York, 1931; Pitirim Sorokin, *Social Mobility*, New York, 1927; P. Sorokin, *Contemporary Sociological Theories*, New York, 1928.

72. Ndlr. *Casa grande* : demeure rurale des propriétaires d'esclaves et de plantations.

73. Walnice Nogueira Galvão, « A Insidiosa Presença », *Ciência e Cultura*, n° 26, 1974, pp. 244-248.

conservatrice de la nationalité, le pouvoir unificateur de l'État s'opposaient à toute perspective régionaliste, particulariste et partisane. Ce fut particulièrement vrai après 1937. Toutes les manifestations culturelles durent concourir à la concrétisation de l'idée de «peuple». De ce point de vue, le *mocambo* représentait un danger: outre son côté grotesque et insalubre, c'était aussi un foyer de communisme, une enclave païenne et un élément d'identité régionale. Donc plus de *mocambo*, ni de sorcellerie, ni de ruelles étroites. Lorsqu'elle lie la condamnation des habitations misérables au refus des styles de vie des pauvres, des noirs ou des métis, la Ligue sociale contre le *mocambo* coopère avec cette forme agressive et sectaire de nationalisme. Bien en phase avec l'idéologie de l'Estado Novo, la Ligue trouve sa légitimité dans la promesse d'amélioration économique et sociale, d'assistance, de santé publique, de salut par la morale et la famille. Le *mocambo* est ainsi rejeté par les réformateurs progressistes impatients d'en finir avec les marques négatives de race, de classe et de région qui y sont associées. En vue d'obtenir l'adhésion des masses, ce courant développe une idéologie de l'ordre et du travail, qui table sur les privations des habitants de la ville et leurs aspirations à une vie meilleure.

Cette polarisation des idées eut des répercussions non seulement sur les débats d'urbanisme mais également sur l'image de la ville que l'on voulait promouvoir. La défense des valeurs régionales ou des «îlots culturels» se développait en opposition à une ville construite «géométriquement et de force». La science urbaniste rejetait la ville traditionnelle, ses critiques s'opposaient à la *tabula rasa* pour une ville au caractère régional aussi accusé que Recife. On la dépeignait comme aquatique et douce, coupée de cours d'eau et de bras de mer, vers lesquels les belles maisons tournaient leur façade et à la lisière desquels les *mocambos* étaient écologiquement installés. Dans cette ville tropicale et «nonchalante», il fallait que les arbres, aux ombrages et aux couleurs variés, les auvents généreux, les vérandas et les grilles continuent de projeter leurs ombres sur la clarté naturelle des rues. Recife splendide et coloniale, plus maure et lusitanienne qu'hausmannienne, ne devant rien à l'esthétisme affecté des grandes villes européennes⁷⁴. Il existe apparemment une symétrie entre la controverse sur le *mocambo* et le discours sur la ville. La perte du

74. G. Freyre, «Acerca do Recife», *Diário de Pernambuco*, Recife, 7 juin 1925; «Do Bom e do Mau Regionalismo», *Revista do Norte*, Recife, n° 5, 1925; «Da Tirania da Pedra Azul, livra-nos ó senhor!», *Diário de Pernambuco*, 25 fév. 1926; «Ruas de Doces Sombras», *Diário de Pernambuco*, 5 sept. 1926; Manuel Bandeira, «Urbanista, cuidado! O Recife é uma Cidade Magra», *A Provincia*, Recife, 30 déc. 1928, et beaucoup d'autres références.

DOSSIER

Les mots de la ville

José Tavares Correia de Lira

Mots cachés :

les lieux du mocambo à Recife

75. Denis Bernardes et Gadiel Perruci, *O Caranguejo e o Viaduto: notas preliminares para uma história social do Recife*, São Paulo, 1980.

76. Ricardo Benzaquen de Araújo, *Guerra e Paz: Casa-Grande & Senzala e a obra de Gilberto Freyre nos anos 30*, Rio de Janeiro, 1994; José Aderaldo Castello, « Memória e Regionalismo », in José Lins do Rêgo, *Menino de Engenho*, Rio de Janeiro, 1960; Neroaldo Pontes Azevedo, *Modernismo e Regionalismo em Pernambuco*, Recife, 1996.

77. Daniel Uchoa Cavalcanti Bezerra, *Alagados, Mocambos e Mocambeiros*, Recife, 1965; Marcus André B. C. de Melo, « A Cidade dos Mocambos: Estado, Habitação e Luta de Classes no Recife (1920-1960) », *Espaço e Debates*, n° 14, 1985.

78. Mário Lacerda de Melo, *Pernambuco: Traços de sua Geografia Humana*, Recife, 1940; Antônio Bezerra Baltar, *Diretrizes de um Plano Regional para o Recife*, Recife, 1951; Josué de Castro, *A Cidade do Recife: ensaio de geografia urbana*, Rio de Janeiro, 1954; Manuel Corrêa de Andrade, *A Terra e o Homem do Nordeste*, São Paulo, 1963.

79. Tout comme *maloca*, *cubata*, *caloje*, *mulambo*, *batuque*, *cafundó*, adoptés des langues et dialectes africains, « mots orphelins » selon Freyre (*Casa-Grande e Senzala: formação da família brasileira sob o regimen de economia patriarchal*, Rio, 1933, pp. 366-375).

dynamisme économique basé sur la canne à sucre, la débâcle d'une région jadis connue pour son opulence et son prestige politique étaient une pilule trop amère pour que les élites locales acceptent immédiatement le nouveau contexte de division sociale du travail⁷⁵. Une partie au moins de l'élite intellectuelle ne pouvait que ressentir malaise et ressentiment dans une période de « déclin du patriarcat rural » qui l'avait auparavant soutenue financièrement⁷⁶.

Il résulte de cette tension que le mot *mocambo* est venu jusqu'à nous divisé en multiples acceptions, souvent méconnues. Dans la mémoire de la *jet set society*, il se confond avec le nom d'un célèbre night-club new-yorkais des années soixante. Dans le langage prolétarien du Nordeste, il évoque discrètement ou affectueusement un habitat simple, ou bien encore le droit de vivre en ville. Même dans le discours des politiques et des urbanistes, le mot est peu à peu remplacé par des termes plus génériques. Recife elle-même, connue auparavant comme « la ville des *mocambos* », passe maintenant pour détenir le record brésilien de *favelas*. Quant aux sciences sociales, jadis marquées par l'influence de G. Freyre, elles accordent de moins en moins d'importance à la catégorie écologique de *mocambo*.

Il est vrai que dans les années quarante, cinquante et soixante, *mocambo* a eu localement le sens officiel d'habitat populaire, le Service social de suppression du mucambo (Serviço Social Contra o Mucambo) poursuivant la mise en œuvre de ce qui était l'essentiel de la politique du logement⁷⁷. Il a été un objet important pour les géographes et les urbanistes⁷⁸. Au passage, ses connotations mythiques se sont probablement perdues. Remplacé, négligé, diminué, le mot *mocambo* ne rend pas la tâche facile aux lexicographes. Après avoir pris, pendant toute la première moitié du xx^e siècle, des significations élaborées, il est désormais passé dans la langue vernaculaire et a sans doute perdu beaucoup de sa complexité historique. Limité à l'usage courant, mal compris en dehors de la population qu'il concerne et de cercles intellectuels particuliers, *mocambo* garde pourtant une place dans l'imaginaire linguistique contemporain. De ce mot vague, archaïque, à la sonorité familière, sans père ni mère⁷⁹, le parler brésilien, n'en déplaise à G. Freyre, ressent aujourd'hui tout l'exotisme.

Traduction de Michel Charlot